



# Didyme

Une nouvelle en cadavre exquis  
écrite avec Léonora Miano  
sur [air.laclassse.com](http://air.laclassse.com)

édité par le collège  
**Pierre Brossolette**  
2014



*Une nouvelle en cadavre exquis écrite par  
Léonora Miano et les élèves des collèges du Rhône :  
Charles de Foucauld, Aimé Césaire, Jean Monnet, Elsa Triolet  
et Pierre Brossolette*

*Un projet d'écriture collaborative mené sur l'ENT [laclasse.com](http://laclasse.com)  
au cours de l'année 2013-2014*



**Prologue** page 6

**Chapitre 1** page 9

**Chapitre 2** page 15

**Chapitre 3** page 21

**Chapitre 4** page 24

**Chapitre 5** page 28

# Prologue

*Léonora Miano*

Comme toujours à cette heure, le chant de l'homme se fit entendre. Arpentant les rues du quartier, il hélait les habitants, traînant derrière lui un chariot. Son appel les faisait sortir en courant de leur maison et, en un rien de temps, la caisse à roulettes se remplissait de bouteilles vides. Elles avaient contenu du soda, de la bière la plupart du temps. Son passage évitait aux gens d'avoir à les retourner eux-mêmes au magasin comme c'était la règle. Pour la peine, on lui remettait une pièce de cent francs. Bientôt, son chant s'éteignit dans le lointain. La nuit tomba alors, comme elle savait le faire dans ce pays, sans crier gare.

D'habitude, ce moment de la journée était son préféré. Un autre rythme s'emparait de la ville. Les marchandes de beignets et de poisson grillé remplaçaient leurs homologues

qui, de l'aube au crépuscule, avaient proposé d'autres denrées. Les choristes de l'église située non loin de là se dirigeaient vers la petite bâtisse érigée par des missionnaires allemands, des cantiques déjà sur les lèvres. Vêtus de robes amples comme on en voyait dans les temples de l'Amérique noire, ils se rendaient à leur répétition hebdomadaire. Les gamins des familles déshéritées prenaient place sous les réverbères pour faire leurs devoirs, tandis que les commères plantaient une chaise devant le portail de leur demeure, afin que rien ne leur échappe de la vie qui s'ébrouait là. Des rires étaient dans l'air.

Assise dans un coin de la cour, près de l'endroit où quelques bambous avaient été arrachés à la clôture, Salomé regardait s'agiter le monde au dehors. Il lui était interdit de sortir, de fréquenter les enfants des quartiers comme disaient ses parents pour désigner les mal lotis. Aussi, c'était de loin qu'elle prenait part à leurs jeux, les enviant presque de vivre dans des maisons dépourvues d'électricité. Le spectacle de la rue la ravissait. Elle connaissait tout le monde, le moindre visage, les histoires de cœur naissantes, celles qui s'étaient achevées dans la fureur et les larmes.

Aujourd'hui, rien de tout cela ne l'intéressait. Salomé ne salivait pas à l'idée de goûter les maquereaux cuits à la braise, sur lesquels le vent apportait un peu de poussière pour parfaire l'assaisonnement. Sa mère disait que c'était plein de microbes, que c'était sale. Mais elle disait aussi qu'il ne fallait pas avaler les pépins des oranges, de peur qu'un oranger vous pousse sur la tête. Salomé, excitée à la pensée d'un arbre prenant racine au milieu de son crâne, avait fréquemment défié l'interdit. En vain. Depuis, elle n'accordait qu'un crédit relatif aux dires de sa mère, louchait tous les soirs sur les poissons posés sur des braseros si bas qu'ils semblaient toucher terre.

Pourtant, c'était la parole maternelle qui la troublait ce soir, lui gâchant le plaisir de l'observation. Quelques mots énoncés avec mépris, d'une voix sèche : « Ce sont nos gens, je leur parle comme il me sied. Ils peuvent s'estimer heureux d'avoir été admis dans la famille... » Salomé se leva, fit quelques pas vers la maison, s'arrêta sous le manguier dont une chauve-souris avait croqué des fruits encore verts. Elle avait un peu peur de rentrer. « Ce sont nos gens. » Ces mots lui pesaient sur le cœur. Pourquoi ? Elle n'aurait pu le dire. Il lui venait simplement une intuition. Comme un soupçon. Elle devait savoir. Comprendre. Demain, elle irait interroger sa mère.

# Chapitre 1

*Léonora Miano*

Salomé n'avait pas vu sa mère de la journée. A peine l'avait-elle entendue quitter la maison, le moteur de sa voiture vrombissant à l'aurore, les roues du véhicule crissant sur le gravier blanc de l'allée, avant de s'élancer à l'extérieur. Elle s'en allait tôt pour éviter les embouteillages, traverser la ville, passer à temps le pont qui la coupait en deux, être la première arrivée au dispensaire. En réalité, elle n'était jamais vraiment la première sur les lieux. Des malades se bousculaient déjà aux portes. Des femmes portant leurs enfants sur la hanche. Jeunes gens atteints de paludisme chronique. Des vieillards dont il faudrait retirer des vers de Cayor ou traiter les filaires. Une foule dont il faudrait se charger jusqu'à la tombée de la nuit. C'était lundi. La semaine serait longue et harassante.

Rentrée du collège où elle venait d'entrer en classe de sixième après avoir été brillamment reçue au concours national sans lequel la chose n'était pas envisageable, Salomé tournait en rond dans la maison. Le chauffeur était passé la prendre comme toujours, et l'avait ramenée sans faire de détour. Elle ne l'avait pas prié de s'arrêter pour acheter des soya, ces brochettes de bœuf vendues aux abords des rues, dont la consommation lui était interdite. Elle ne lui avait pas non plus demandé d'attendre qu'elle s'offre un cône d'arachides grillées, dont un marchand faisait sauter les pelures en l'air avant de servir ses clients. En temps normal, Salomé ne reculait pas devant ces manquements aux lois parentales, dépensant allègrement son argent de poche, afin de se sentir appartenir au peuple de son pays. Vivre comme les autres. Etre un temps parmi eux, pas seulement à côté.

La chambre de sa cousine Sephora se trouvait à côté de la sienne. Elle eut envie d'y pénétrer pour l'attendre comme elle le faisait souvent, préparant une partie de Monopoly ou de Scrabble. Elles aimaient jouer avant de se consacrer à leurs devoirs. Sephora ne tarderait plus, à présent. La perspective de ces amusements ne suscita qu'une joie éphémère chez Salomé. Elle resta interdite devant la porte, se remémorant les paroles de sa mère. C'était de Sephora et de son frère

Abel qu'elle parlait, lorsqu'elle avait dit : « Ce sont nos gens. » Hier, Abel était passé voir sa sœur. Il était aussi porteur d'un message. envoyé par ses parents à ceux de Salomé. Le contenu de la missive était un mystère. Tout ce que Salomé savait, c'était que sa mère s'était emportée, qu'elle avait crié, que son mari lui avait demandé pourquoi parler sur ce ton à un enfant. C'était là qu'elle avait lancé : « Ce sont nos gens, je leur parle comme il me sied... »

Salomé tourna les talons, se dirigea vers sa chambre, se laissa choir sur son lit. La bonne avait pris soin de mettre en marche le climatiseur. Une fraîcheur apaisante enveloppait les lieux. Elle laissa errer son regard dans la pièce. Un revêtement rose couvrait les murs. Il y avait un bureau en acajou, des étagères supportant des livres et, sur la table de chevet, un ghetto *blaster* reçu à Noël. Une épaisse moquette tapissait le sol, si bien qu'elle n'entendait jamais le bruit de ses propres pas, quand elle se trouvait dans cette pièce. Face au lit, une porte donnait sur une salle de bain, avec un dressing mitoyen. C'était là que Sephora venait faire sa toilette. Sa chambre à elle ne disposait pas des mêmes commodités. Ses vêtements étaient rangés dans une malle, comme s'il lui fallait se tenir prête à s'en aller à tout moment.

La fillette se mit à songer, pour la première fois, à toutes les différences qu'elle n'avait jamais interrogées. Sephora vivait dans la même maison, mais fréquentait une école publique, dans un des quartiers populaires de la ville. Le chauffeur ne l'y conduisait pas. Elle prenait un taxi de ramassage pour s'y rendre, rentrait quelquefois à pied pour économiser un peu d'argent. Le samedi, alors que Salomé faisait la grasse matinée, il n'était pas rare que sa mère envoie Sephora au marché ou ailleurs, faire quelque commission. Il n'y avait là rien qui ressemble à de la torture, Sephora n'était pas maltraitée. D'ailleurs, elle ne se plaignait de rien. Ses parents l'avaient confiée à ses oncle et tante, parce qu'ils pensaient qu'elle aurait, grâce à eux, de meilleures chances dans la vie.

Au fond d'elle Salomé entendait une petite voix lui dire qu'il y avait quelque chose. Ce n'était pas uniquement parce que Sephora n'était pas leur enfant, que ses parents ne s'adressaient jamais à elle en français, ne lui parlant que cette langue ancestrale qu'ils ne transmettaient pas à leur fille. Ce n'était pas pour cette seule raison que ses vêtements n'étaient jamais commandés à la Redoute, ni achetés dans les magasins hors de prix où se rendaient les expatriés européens pour maintenir leur style de vie. Et si elle ne s'autorisait à regarder un film sur le magnétoscope qu'à l'invitation de Salomé,

ce n'était pas, là non plus, parce que cette maison n'était pas celle de ses géniteurs. C'était parce qu'elle appartenait à cette caste mystérieuse, celle des « nos gens ».

Le cœur de Salomé se glaça, lorsqu'elle entendit grincer le portail. Sephora rentrait. Elle l'entendit prendre gaiement congé d'une camarade de classe. Le gravier blanc de l'allée bruissa sous ses pieds comme tous les jours, et comme tous les jours, elle s'arrêta pour humer le parfum des fleurs du frangipanier planté dans la cour, face au manguier, à quelques pas d'un arbre du voyageur dont on prenait grand soin. Sephora avait l'âge d'être en troisième, mais elle n'était qu'en cinquième à cette année, ayant échoué à deux reprises au concours d'entrée en sixième. C'était après son second échec à l'examen national qu'elle était venue vivre avec eux. Salomé se souvenait du conseil de famille qui avait entériné la décision. Puisqu'on ne lui disait jamais rien ou pas grand-chose d'important, elle avait écouté aux portes. Ses parents l'ignoraient, mais elle comprenait parfaitement la langue secrète, la langue non transmise des ancêtres.

Bientôt, on frappa trois coups guillerets à la porte de sa chambre. Le sourire de Sephora illumina la pièce, et son accent d'enfant des quartiers envahit l'espace :

« Tu es déjà là ! Je t'ai gardé. » Ces derniers mots signifiaient

qu'elle avait pensé à sa cousine, et lui avait rapporté quelque friandise proscrite, afin de partager avec elle la saveur du pays réel. Salomé se redressa, incapable, toutefois, de lui rendre son sourire. Devant la mine étonnée de cette cousine dont elle n'était plus certaine de connaître le statut, elle dit simplement : « Il faut qu'on parle. »

# Chapitre 2

*Collège Charles de Foucauld (Lyon 3<sup>e</sup>)  
classe de 3<sup>ème</sup> de Delphine Thieffenat et Geneviève Galen*

Salomé, impatiente de lui faire part de ses interrogations, décida de lui donner rendez-vous à l'extérieur malgré son interdiction de sortie. Elles se retrouvèrent devant la maison voisine pour discuter des soupçons de celle-ci. Sephora, qui se posait des milliers de questions, lança la discussion :

« De quoi voulais-tu me parler de si important ?

- J'ai des doutes sur notre famille, dit Salomé.

- Pourquoi as-tu des doutes ? questionna Sephora.

- J'ai vaguement entendu mes parents discuter de nous deux, expliqua Salomé.

- Qu'as-tu entendu ? demanda Sephora.

- Et bien, j'ai cru entendre qu'on avait peut être le même père », ajouta Salomé.

Sephora la regarda abasourdie, elle n'arrivait pas à y croire.

« Es-tu sûre de ce que tu affirmes ?

- J'ai cru comprendre implicitement que tu pourrais être ma demi-sœur, annonça Salomé.

- Ce n'est pas possible, les parents nous l'auraient dit, tu ne crois pas ? questionna Sephora.

- Ils avaient peut être peur de notre réaction ? supposa Salomé.

- Sans doute, mais pourquoi nous cacher un tel secret ? demanda Sephora.

- Je ne sais vraiment pas », conclut Salomé.

Sephora, paniquée, venait d'apprendre une nouvelle qui pourrait bouleverser le cours de sa vie.

Salomé et Sephora vagabondèrent dans les rues malgré l'interdit de la mère de Salomé, pour aller chercher des informations sur les vraies origines de la soi-disant cousine. Elles marchaient en réfléchissant et en humant la bonne odeur du poisson. Puis Salomé se souvint que Sephora avait un frère. Elles venaient de trouver leur première piste.

Abel, le frère de Sephora, avait un appartement en ville malgré son jeune âge. Il vivait seul car il ne supportait plus ses parents. Les deux filles arrivèrent chez lui. Il les reçut car il était content de revoir sa petite sœur. Mais dès qu'elles essayèrent d'aborder le sujet des origines de Sephora, Abel commença à être mal à l'aise et tenta de changer de sujet, mais elles ne voulaient pas renoncer, si bien qu'il fut obligé de les faire sortir de chez lui. Avant de fermer la porte, il leur dit :

« Si vous voulez savoir plus de choses, allez donc voir le père de Salomé et vous découvrirez toute la vérité ! »

Et il leur claqua la porte au nez.

Elles reprirent leur chemin, furieuses, mais en même temps, elles avaient maintenant une piste qui confirmait leurs soupçons : le père de Salomé. Quel était son rôle dans cette histoire ? Les découvertes qu'elles pourraient faire changeraient-elles les rapports qu'elles entretenaient ?

Pour se changer un peu les idées, Sephora décida de faire visiter la ville à Salomé. Sans aucune hésitation, cette dernière accepta. Elles marchèrent un long moment dans les petites rues étroites.

Elles se dirigèrent vers un groupe d'enfants qui n'étaient

pas très aisés. Ils étaient cinq, tous à peu près habillés de la même manière : des chemises délavées, des jeans troués, des chaussures percées. Le groupe était composé de deux filles. Elles étaient de petite taille, environ un mètre cinquante. Ils étaient en train de jouer au morpion géant sur un damier en bois. Sephora, connaissait l'un d'entre eux. Il se nommait Moussa. Elle lui dit :

« Salut Moussa, on peut jouer avec toi ? C'est ma cousine, Salomé. »

Il accepta. Après plus d'une heure de jeu, Salomé voulut reprendre la route, excitée à l'idée de faire de nouvelles découvertes. Une odeur de poisson grillé commençait à se faire sentir. Elles suivirent ce parfum, et arrivèrent sur une petite place où un grand nombre de marchands étaient installés. Ils vendaient toutes sortes de produits : de la semoule, des épices, des soya, et plusieurs fruits divers et variés du pays.

L'odeur était de plus en plus forte. Le marchand n'était qu'à quelques mètres d'elles. Il était plutôt grand, devait frôler le mètre quatre-vingt-dix et était chauve. Sephora le connaissait et lui achetait régulièrement du poisson. Elle s'avança et lui dit :

« Bonjour Brahim ! Je te présente ma cousine, Salomé. Aurais-tu deux brochettes de poissons grillés pour nous ? »

Salomé regardait la scène attentivement, toutes ces espèces de poissons, toutes ces variétés qu'elle ne connaissait pas. Elle regarda avec émerveillement le commerçant leur tendre leurs brochettes délicieusement grillées, elle prit la sienne et commença à la déguster. La rapidité de grillé dominait le reste, mais les épices et la chair tendre permettaient d'équilibrer et d'adoucir le tout. Pour Sephora ce n'était pas nouveau, elle avait comme un goût d'habitude, mais pour sa cousine, c'était la découverte d'une nouvelle saveur, d'autant plus délicieuse qu'elle était interdite. Sephora était fière d'avoir fait découvrir son univers à Salomé, de lui avoir fait découvrir de nouvelles sensations. Salomé dégusta sa brochette lentement pour ne pas en perdre la saveur, elle regarda sa cousine timidement et lui fit un sourire en guise de remerciement.

Elles rentrèrent chez elles par l'arrière de la maison. Mais malheureusement, le père les y attendait, mécontent. Il leur demanda où elles étaient passées, parce qu'il se faisait tard, et qu'il était angoissé de ne pas les trouver. Les filles allèrent dans leur chambre comme si rien ne s'était passé.

Le père les interpella :

« Où étiez-vous passées ?

- Euh.... Nous sommes parties nous promener en ville pour ...

- Je vous l'avais pourtant interdit. Dorénavant je vous surveillerai davantage. Et pour cela vous serez privées de sortie. Et pour toi Salomé, tu n'auras plus le droit de quitter la maison sans ta mère ou moi jusqu'à nouvel ordre.

- D'accord », dirent-elles en même temps.

Elles retournèrent dans leur chambre respective tête baissée. Une fois Salomé dans sa chambre, son père l'y retrouva pour lui donner des tâches ménagères à accomplir.

Lorsque la mère rentra, le père de Salomé ne rapporta pas l'incident à sa femme. Il trouva une excuse peu crédible pour protéger Salomé de l'éventuelle colère de sa mère. Salomé, écoutant leur conversation derrière la porte de sa chambre, entendit son père dire « mes deux filles ». Elle alla discrètement voir sa soi-disant cousine pour lui parler de ce qu'elle avait entendu et qui confirmait leurs soupçons. Plus tard elles iraient peut-être en parler avec leur père.

# Chapitre 3

*Collège Aimé Césaire (Vaulx-en-Velin)  
classe de 4<sup>ème</sup> de Houria Boutalbi et Vanessa Couard*

Comme la mère de Salomé était occupée à cuisiner un Mbôngo Tjobi, l'adolescente en profita pour discuter tranquillement avec Sephora :

« Hier soir, j'ai surpris ma mère qui parlait de nous deux avec papa. Elle lui disait que nous ne devons pas savoir la vérité par rapport à nos liens de parenté.

- Je savais bien qu'elle cachait quelque chose !

- Je pense qu'il faut en parler à papa. »

Dans l'après-midi, Sephora et Salomé décidèrent de partir à la rencontre de leur père dans la ville. Elles prirent le « bensikin », un moyen de transport utilisé par les Camerounais, qu'apprécia beaucoup Salomé. Il avait pour habitude de passer le début de l'après midi dans un salon

de thé. Tandis que Sephora marchait à grands pas, Salomé elle, prenait le temps d'observer les moindres recoins. Elle regardait les vieux taxis jaunes circuler, les monuments et le marché. Elle regardait ce qui se passait autour d'elle, lorsqu'elle sentit soudain une odeur de poisson grillé. Curieuse de goûter une autre cuisine que celle de sa mère, Salomé acheta deux brochettes de poissons grillés et en donna une à Sephora. Elles poursuivaient leur chemin, lorsqu'elles atterrirent dans un quartier pauvre de la ville, où les maisons ressemblaient à des cabanes où s'entassaient de nombreuses personnes. Arrivées dans le salon de thé, elles trouvèrent le père de Salomé seul, assis à une table à lire le journal. Étonné de les voir ici, il leur demanda :

« Mais enfin que faites-vous ici ?

- Nous sommes venues te demander s'il est vrai que Sephora est ma sœur, répondit Salomé.

- C'est quoi cette plaisanterie Salomé ?

- Papa, je t'ai surpris hier à discuter avec maman et vous disiez que nous étions sœurs. Dis-nous la vérité s'il te plaît.

- Écoutez les filles, ce n'est pas un lieu pour parler de nos histoires de famille. Nous en discuterons à la maison.

- Non ! Nous voulons savoir la vérité maintenant. On ne trouvera pas d'autre occasion pour en parler avec toi, tu n'es

pratiquement jamais à la maison...

- Allez m'attendre dehors toutes les deux, répondit le père confus. Nous en parlerons tous ensemble, je vous le promets ! Salomé... il me semble que ta mère t'avait interdit de te promener dehors, sans sa permission. Tu as désobéi, tu seras donc punie. »

Ils finirent par rentrer tous les trois. Ils trouvèrent la mère de Salomé sur le seuil de la porte, rouge de colère.

# Chapitre 4

*Collège Jean Monnet (Lyon 2<sup>e</sup>)*

*classe de 3<sup>ème</sup> de Marie Cattenot et Françoise Besson*

Salomé et Sephora étaient debout, dans le bureau de la mère de Salomé. Elles écoutaient d'une oreille distraite la remontrance. Mais les deux jeunes filles n'étaient plus dans la pièce, leur esprit voguait vers Cadix, une ville portuaire d'Espagne.

En rentrant chez elles, la veille, elles avaient appris que leur véritable père vivait à Cadix, et elles avaient même réussi à glaner une photo de lui. Une personne quelque peu alcoolisée avait jugé bon de leur révéler qu'un bateau clandestin partirait le surlendemain à l'aube au port AKWA 1 près du Boulevard du Général Leclerc-27 aout 1940.

Quand la mère de Salomé les congédia dans leur chambre, elle ne pensait pas que les deux jeunes filles auraient envie de

repartir dans la ville le lendemain matin même.

Salomé et Sephora ne s'étaient pas consultées, mais elles savaient qu'il fallait qu'elles se rejoignent avant l'aube à l'abri de l'arbre à palabres derrière la maison.

La nuit était encore dominante quand Salomé aperçut Sephora. Elles avaient chacune pris quelques vêtements de rechange, mais elles étaient loin de se douter qu'une traversée d'une semaine les attendait.

Les jeunes aventurières se mirent en route. Un ou deux bend-skinneurs passèrent. Quelques klaxons résonnèrent au loin. Le mont Cameroun était absent du paysage. Les jeunes filles étaient silencieuses. La nuit avalait les bruits, les lumières et les odeurs de la ville, laissant derrière elle un calme, un calme inquiétant.

Salomé et Sephora arrivèrent en vue du bateau. Une vingtaine de personnes se pressaient dans l'espace exigü. Deux hommes armés se tenaient devant le bateau prêt à affronter l'immensité de l'océan.

« C'est pas un endroit pour vous, petites ! Grogna le premier type.

- Mais...

- Vous partez ou j'vous cogne, l'interrompit le second en les menaçant d'un fusil terrifiant.

- On veut venir, dit le plus rapidement possible Sephora. »

Les deux gardes se regardèrent un long moment.

« Vous avez de quoi payer ? Cracha enfin le premier gars, un colosse de deux mètres et qui avait des épaules larges comme la taille de Salomé. »

Interloquées, les jeunes filles firent non de la tête. Les deux gardes sourirent et s'avancèrent.

Salomé se réveilla, elle avait mal de partout, la bouche sèche et ses oreilles bourdonnaient. Un mince rayon de soleil se faufilait entre deux planches, le sol tanguait et l'air marin saturait l'atmosphère. Salomé vit Sephora allongée près d'elle. Elle la réveilla et fut choquée par son état. Elle avait un cocard, le nez cassé, une lèvre fendue et plusieurs mèches lui manquaient. Les deux jeunes filles se regardèrent les yeux vitreux, effrayées. Dieu seul savait ce que les deux hommes leur avaient fait.

Le reste de la traversée fut calme, les deux jeunes filles ne se parlèrent pas, un homme leur apportait un litre d'eau par jour.

Quand le bateau accosta il faisait nuit, elles étaient affamées et déshydratées. Dehors, des bruits de coque et de pas s'entendaient sur les galets de la plage. Des voix d'hommes résonnèrent au-dessus d'elles. Deux hommes les traînèrent dehors et, au moment où elles posèrent les pieds sur la côte, un homme les accueillit et commença à leur parler en espagnol :

« ¿ Pero lo que tiene usted en mente ? ¿ Quieres morir ? »

Il ne semblait pas être accueillant mais, quand une torche révéla son visage, les deux filles sursautèrent et reconnurent l'homme de la photo.

« Papa ! s'écrièrent les deux jeunes filles. »

L'homme devint livide. Il se mit à parler français parfaitement :

« Qui êtes-vous ? balbutia l'homme de la photo.

- Nous sommes vos filles !, s'écrièrent en cœur Séphora et Salomé.

- Non, ce n'est pas possible. J'ai perdu mes filles il y a longtemps. »

Maintenant l'homme tremblait.

« Mais nous sommes ici maintenant ! se désespéra Séphora.

- Eric ! Patrick ! Lève estas dos chicas de donde vienen !! »

Salomé et Séphora sentirent deux crosses s'enfoncer dans leurs nuques et elles sombrèrent.

# Chapitre 5

*Collège Elsa Triolet (Vénissieux)*

*classe de 4<sup>ème</sup> de Samia Aknouche et Laetitia Mauro*

Les jeunes filles plongèrent dans un profond sommeil.

Une douleur abominable tira finalement Sephora de sa torpeur. Elle se mit à penser. Salomé était là, près d'elle. Sa sœur. Sa sœur de sang. Elles avaient réussi à aller si loin ! Que de kilomètres parcourus du fin fond de la brousse camerounaise à l'Espagne ! Et cet homme qui n'était pas leur père. Ses mots. « dos chicas de donde vienen ! ». Salomé avait tout de suite compris. Du moins c'est ce qu'elle croyait. Les idées défilaient dans sa tête à présent. Le scénario le plus logique était le suivant : après avoir abandonné sa famille, leur père avait fui le Cameroun pour s'installer en Espagne. Là-bas, il avait refait sa vie, changé d'identité, s'était remarié et avait fondé une famille. Il les avait oubliées... Comme pour

chasser ses idées noires, Sephora sombra dans l'inconscience.

Le lendemain, les deux adolescentes se réveillèrent péniblement. On les avait enfermées dans une des cales du bateau. Cela devait bien faire six jours qu'elles voyageaient clandestinement.

On les débarqua à Cadix sans autre explication. Il était clair que la police avait préféré étouffer l'affaire par peur des représailles. Une fois libres, les deux adolescentes furent déboussolées. Elles ne surent pas vraiment quoi faire, par quoi commencer. Où aller ? A qui s'adresser ? Tout ce qu'elles connaissaient concernant leur père était son nom. Le seul objet qu'elles possédaient était cette photo en noir et blanc jaunie par les années ! Salman Assani. L'homme était souriant sur la photo.

Les deux jeunes filles marchèrent longtemps. Elles admirèrent Cadix, une ville magnifique qui ne ressemblait en rien à ce qu'elles connaissaient.

Les filles décidèrent de passer à l'action. Elles pénétrèrent dans un bureau de tabac en quête d'informations. On leur donna un bottin où figurait l'adresse de la mairie ; elles s'y dirigèrent, pleine d'espoir. Le bâtiment était désert. Salomé parla la première. Elle expliqua les raisons de leur venue.

Heureusement qu'elle avait appris quelques mots d'espagnol à l'école ! L'employée tapota sur son clavier. Après quelques instants, gênée, elle lui tendit un papier avec une adresse. Salomé la remercia, Sephora fit de même.

Sephora arrêta les passants et les questionna. « A la derecha », « A la izquierda » lui répondait-on inlassablement. Le jour commençait à pâlir. Après plusieurs heures de marche, les jeunes fugueuses tombèrent finalement devant les grilles d'un cimetière.

« Pourquoi se retrouve-t-on ici ? » questionna Sephora.

- Je ne sais pas, peut-être qu'il travaille ici ! Viens, on entre ! »

C'était un cimetière ordinaire. Des rangées de pierres tombales s'alignaient le long des allées, certaines bien soignées, d'autres laissées à l'abandon. Un homme entretenait les allées, arrosant quelques massifs asséchés.

« Viens ! Allons le questionner ! Lui, il saura ! »

Déterminées, les jeunes filles se dirigèrent vers l'homme. La pénombre cachait son visage vieilli par les années. Salomé tira de sa poche les documents et lui montra le nom de son père et la photo. Le vieillard examina la photographie. Puis il releva la tête et fixa les deux adolescentes un bref instant. D'un pas résigné, il se dirigea vers une pierre tombale.

« Aquí ! »

Salomé et Sephora ne comprirent pas immédiatement. Elles s'avancèrent dans la pénombre à présent éclairée par les faibles rayons lunaires. Elles se penchèrent et lurent l'inscription gravée dans la pierre :

Salman Assani, 1969-2003, « Je n'ai pu accepter ma vie sans elles. »

Les filles restèrent paralysées, pâles comme la mort. Elles avaient retrouvé leur père.

## *Didyme*

*Salomé et Sephora sont deux collégiennes habitant au Cameroun. Bien que vivant sous le même toit, elles ne reçoivent pas la même éducation.*

*Un jour, Salomé surprend une conversation entre ses parents. Celle-ci risque de bouleverser la vie des deux cousines.*



Scannez pour découvrir les étapes de fabrication de l'histoire en ligne !



**Dix classes de collégiens et un écrivain écrivent un cadavre exquis.**

Ici, une fiction s'élabore en adaptant les règles du cadavre exquis, ce « jeu littéraire » inventé par les surréalistes : **Léonora Miano** écrit un prologue puis un premier chapitre dont seules les dernières lignes sont visibles par les élèves. Puis chaque classe poursuit cette amorce selon le même principe, de sorte qu'un texte se tisse au fil de l'année, alternant les écrits de l'écrivain et ceux des élèves.

Lors de chaque livraison de texte, les auteurs publient également une fiche signalétique qui rassemble des indices ou donne des pistes pour s'inspirer et poursuivre (détails sur l'intrigue, les personnages, références littéraires, scientifiques et artistiques).

Une résidence d'artiste sur l'espace numérique de travail [laclasse.com](http://laclasse.com) initiée par le Centre Erasme (Living Lab du Département du Rhône) En collaboration avec La Villa Gillet et Léonora Miano, auteur invitée à la huitième édition des Assises Internationales du Roman. En partenariat avec l'Inspection Académique du Rhône.

